

Réflexion sur Jeu et Travail, de 1964 à nos jours

Dans le *Nouvel Educateur* 148, des camarades de maternelles confrontent les activités de jeunes enfants à l'invariant 10 ter de Freinet « Ce n'est pas le jeu qui est naturel à l'enfant, mais le travail. » Et elles en concluent que l'opposition jeu/travail est un concept d'adulte qui ne semble pas coller à leur réalité.

Il n'est pas du tout iconoclaste de mettre en question une affirmation de Freinet. Ses écrits sont pour nous un tremplin à la réflexion personnelle et non la parole sacralisée d'un nouveau testament pédagogique. C'est dans cet esprit de libre critique que j'essaie d'analyser le problème du jeu et du travail. Quand Freinet écrit les Invariants en 1964, il tente de résumer ce qui sous-tend son action éducative d'instituteur, entamée depuis plus de quarante ans. Il n'évite pas le piège de schématiser en quelques lignes ce qu'il avait développé dans plusieurs chapitres de « L'Éducation du Travail ». Il faut néanmoins situer l'invariant 10 ter dans le temps. La critique qu'il fait des catalogues d'éditeurs classiques pour les écoles maternelles des années 50-60 correspond à une réalité : rien que des jeux dits éducatifs et aucun des outils ou matériaux (peinture, terre glaise, etc.) permettant aux enfants de s'exprimer. À l'époque, les élèves avaient rarement moins de quatre ans (jamais moins de trois) dans des classes urbaines comptant de quarante à cinquante inscrits. La demande des familles était généralement l'apprentissage le plus précoce possible de la lecture, de l'écriture et des rudiments de calcul pour que les enfants abordent le CP avec de l'avance. Il fallait intervenir fermement pour expliquer les apprentissages fondamentaux indispensables aux petits. La seule alternative traditionnelle au travail scolaire prématuré était alors constituée par des jeux (en carton, bois ou plastique) que les enfants trouvaient parfois sur leur table en entrant. La première bataille était d'organiser des coins-ateliers tout autour de la classe, ensuite de permettre le libre choix. Aux yeux des dames de service, le plus révolutionnaire était l'atelier eau. Une grande bassine d'eau avec toutes sortes de petits récipients et d'objets : entonnoirs, compte-gouttes, etc. Contrairement à leur appréhension, l'eau ne se répandait pas partout et les enfants de petite section devenaient plus calmes après des expériences qu'on ne leur permettait pas à la maison.

Jeu ou travail, cet atelier ?

On ne se posait même pas la question, mais Freinet y avait répondu dans le chapitre vingt sept (Travail-jeu) de « L'Éducation du Travail ». En fait, si l'on suit attentivement le

cheminement de sa pensée, il ne trace pas une frontière étanche entre jeu et travail, il décrit une gradation entre le travail-jeu, le jeu-travail pour aboutir au jeu seul qu'il ne condamne pas en soi, mais dont il redoute qu'il ne dérive en « jeu-haschich » où le joueur cherche seulement à s'étourdir. Si l'on a le droit de ne pas le suivre sur les nuances qu'il établit dans la part dominante de travail ou de jeu qu'il repère dans les activités spontanées des enfants, on ne peut nier le caractère névrotique de certaines formes de jeu. Ce que dénonce surtout Freinet, c'est la dichotomie entre le travail imposé (pour obtenir une note, un diplôme et plus tard un simple gagne-pain) et le jeu de détente, voire de défoulement, pouvant déboucher sur l'étourdissement. Cette dichotomie sert d'alibi pour justifier deux formes complémentaires d'aliénation : celle du travail non choisi et celle de la fausse liberté qui lui succède périodiquement. Le travail scolaire imposé se légitime alors parce qu'il est suivi de la récréation. Le travail en miettes des adultes libère du temps libre qui élargit un nouveau champ de consommation. Freinet a écrit *L'Éducation du Travail* pendant sa période d'inactivité forcée au cours de la Seconde Guerre mondiale et il prend comme repère la vie qu'il a connue dans son enfance paysanne avant 1914. Le lecteur peut éprouver des difficultés à faire le lien avec ce que nous vivons aujourd'hui. Et pourtant la précarité grandissante du travail professionnel n'a fait que développer les loisirs destinés à s'étourdir, plus qu'à se détendre.

Si l'on examine de près la stratégie éducative de Freinet, on s'aperçoit qu'elle trace une autre voie. Plutôt que de sanctionner financièrement les familles (généralement les plus pauvres) dont les rejetons refusent l'école, elle propose aux jeunes des perspectives qui les motiveront. À l'école-sanctuaire, Freinet oppose l'école-chantier où les exercices jetables sont remplacés par des activités en vraie grandeur (journal scolaire, enquêtes, etc.) exigeant autant de rigueur que celle qui est demandée aux adultes réalisant un travail de production. Même les inévitables exercices de consolidation deviennent un entraînement dont on surveille soi-même les progrès par l'autocorrection. Les prises de décisions collectives initient au fonctionnement social autrement mieux que la récitation des résumés d'instruction civique. Si l'invariant 10 ne permet pas de percevoir toute cette différence de stratégie, n'hésitons pas à le ranger dans le tiroir des citations simplistes, mais n'oublions pas ce qui sous-tend l'éducation du travail.

Michel Barré